

Par Pedro Morais

# Jean Hubert : Guerre froide

Notre version de la vérité ne serait-elle que la fiction dominante ? De Tchernobyl à l'état d'urgence permanent, les films et installations de Jean Hubert plongent le regardeur dans un climat de paranoïa et de complot afin d'explorer les mécanismes de la peur, de la croyance et de l'adhésion collective. Il expose cet été à Mexico avant une présentation à la Cité internationale des arts de Paris. Il a présenté ses œuvres lors du 57<sup>e</sup> Salon de Montrouge en 2012.



Jean-Hubert,  
*Camille !*  
1 min, 2016,  
vidéo HD.

Publié en 1986, l'année de la catastrophe de Tchernobyl, *La Société du risque* du sociologue allemand Ulrich Beck analyse la notion de « risque » comme une anticipation de la catastrophe (qu'il qualifie d'émancipatrice), devenant la mesure de notre action, et permettant de créer de nouvelles régulations et des communautés d'acteurs à l'échelle globale. En raison du développement technoscientifique, la question centrale est désormais la répartition du risque : les choix sont à effectuer entre des « solutions également dangereuses » mais dont les risques sont qualitativement différents. En baissant la tolérance au risque, on augmente la demande d'assurabilité. L'extension de l'insécurité chez les individus peut alors induire des réponses politiques de

genre apocalyptique, permettant d'instaurer un état d'urgence illimité. Plus que sous le signe de la misère, nous sommes placés sous celui de la peur. Visionnaire, son analyse résonne aussi avec l'atmosphère sourde qui se dégage des films de Jean Hubert – et le jeu d'échos se prolonge jusque dans l'intérêt de l'artiste pour Tchernobyl. Pour une fausse performance, il aurait organisé une expédition sur la zone interdite entourant la centrale nucléaire de façon à ramener des plantes radioactives dans l'exposition.

Pourtant, ce qu'il semble interroger est le statut même des reliques

de la performance : est-ce que l'action performée n'existe que dans le désir de faire image ? Est-ce que l'image sert à faire preuve de l'action ?

S'éloignant des discours binaires qui distingueraient la vérité documentaire de la fabrication mensongère de la fiction, il considère que « si la réalité est ce sur quoi tout le monde se met d'accord, la fiction peut arriver au même statut ». L'artiste apparaît lui-même dans son film *One Spy and One Terrorist*, où il dirige une équipe de jeunes Ukrainiens, dans ladite zone interdite, occupés à creuser le sol radioactif pour trouver une cassette (qui contient l'enregistrement d'une discussion avec une employée du ministère des

**JEAN HUBERT  
INTERROGE  
LE STATUT  
MÊME DES  
RELIQUES DE LA  
PERFORMANCE**

/...

JEAN HUBERT :  
GUERRE FROIDE

SUITE DE LA PAGE 10 Situations d'urgence). L'état d'urgence est permanent dans ce climat où chacun se méfie de son voisin – la structure même du film en prend la forme et multiplie les perspectives et les types d'images, transformant la caméra en outil de surveillance. « Si le sage montre la lune, ce qui m'intéresse c'est précisément le doigt, déclare l'artiste. Ce n'est pas la théorie du complot que je cherche, mais comment on y croit, la façon dont les opinions dissidentes assument une qualité performative ». Dans un autre film, il met en scène un prédicateur qui débite une litanie de proverbes



Jean Hubert,  
*The Script Inside Me*  
ep-01, 22 min, 2015,  
installation vidéo HD,  
7 écrans.  
Vue de l'exposition  
« The Time I spent  
Going Nowhere »,  
Billytown, la Haye,  
2016.



Jean Hubert, *One Spy  
and One Terrorist*,  
30 min, 2014,  
vidéo HD.  
Production :  
Revolver Media.

un automatisme. Dans une série de dessins, l'artiste projette la construction d'une estrade pour un discours de Lysenko, l'agriculteur en chef sous Staline qui niait le déterminisme génétique pour donner toute la place à l'acquis et à la modification des conditions environnementales, et qui a dû falsifier les résultats de ses recherches pendant quarante ans. Plongées aussi dans une atmosphère de complot et de soupçon invisible, les sculptures de Jean Hubert, donnent à voir des hommes qui cachent des messages dans le sable ou dans un mur de briques, ou bien elles évoquent les espions russes se rencontrant sur un lac à Berlin par jours de brume. La vérité n'est pas ailleurs. Pour Jean Hubert elle ne serait que la version fictionnelle ayant conquis le plus d'adhésions. Quand il filme des syndicalistes en proie au doute, ceux-ci attendent dans une voiture le rendez-vous avec une intelligence venue d'ailleurs, extraterrestre. « Au cinéma, le nombre de détails montrés augmente l'espace, maximise sa perception », dit-il. « Dans ma salle de bains, il y a suffisamment d'éléments pour me rendre fou », peut-on lire dans le film *The script inside me*, où l'artiste scrute anxieusement nombre d'images sur un écran, en quête d'éléments suspects. Les photos sont prises chez l'artiste, l'ennemi de l'intérieur est dans notre

tête. Mais sachant que tout film est une vision subjective qui redouble le regard sur le monde, est-ce que la paranoïa ne serait pas la matière même de l'obsession du cinéma ?

Texte publié dans  
le cadre du programme  
de suivi critique  
des artistes du Salon de  
Montrouge, avec  
le soutien de la Ville de  
Montrouge, du Conseil  
général des Hauts-de-  
Seine, du ministère  
de la Culture  
et de la Communication  
et de l'ADAGP.

PANORAMA - JEAN HUBERT, du 11 août au 15 septembre 2016,  
Hector, Carlos B Zetina 137, Mexico – commissaire : Caroline Montenat,  
Ricardo Alzati.

VARIATION MEDIA ART FAIR, du 17 au 23 octobre 2016,  
Cité Internationale des arts, 18 rue de l'hôtel de Ville, 75004 Paris –  
commissaire : Dominique Moulon.

